

quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile !

JEAN DE LA FONTAINE.

LA FABLE.

Qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par parabole ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point, quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien et au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea

dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent, il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence, car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent, les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête; de ces pièces si différentes, il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants; ils ne se connoissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent.

LA ROCHEFOUCAULT.

LA VALEUR.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de *faire fortune*, le désir de rendre nostre vie commode, agréable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmy les hommes.

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste et contient toutes les espèces de courage.

Il n'y a pas moins de *différence* entre elles qu'il y en a entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action et qui se relâchent et se rebutent aisément par la durée; il y en a qui sont assez contents quand ils ont satisfait à l'honneur du monde, et qui sont fort peu de chose au delà. On en voit qui ne sont pas toujours également maîtres de leur peur; d'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs générales; d'autres vont à la charge, parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres périls affermit le courage et les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y a encore un autre ménagement plus général, car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occasion s'il étoit assuré d'en revenir. De sorte qu'il est visible que la crainte de la mort ôte quelque chose de la valeur.

La parfaite valeur, c'est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme qui l'élève au dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle. Et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur luy fournit toute la fermeté qui luy est nécessaire dans les périls de la guerre.

Ceux qui voudroient définir la victoire par la naissance seroient tentés comme les poètes de l'appeler la fille du Ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée allant à leur propre gloire et à leur élévation procurent un bien si grand et si général.

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur, mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

On ne veut point perdre la vie et on veut acquérir de la gloire ; de là vient que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril.

ANTOINE LEMAITRE.

LETTRE AU CHANCELIER SÉGUIER.

MONSEIGNEUR,

Dieu m'ayant touché le cœur depuis quelques mois et fait résoudre à changer de vie, j'ai cru que je manquerois au respect que je vous dois et que je serois coupable d'ingratitude si, après avoir reçu de vous tant de faveurs extraordinaires, j'exécutois une résolution de cette importance sans vous rendre compte de mon changement. Je quitte, monseigneur, non-seulement ma profession, que vous m'aviez rendue très-honorable et très-avantageuse, mais aussi tout ce que je pouvois espérer ou désirer dans le monde, et je me retire dans une solitude pour faire pénitence et pour servir Dieu le reste de mes jours, après avoir employé dix ans à servir les hommes.

Je ne crois pas être obligé à me justifier de cette action, puisqu'elle est bonne en soi et nécessaire à un pecheur tel que je suis ; mais je pense qu'afin de vous éclairer entièrement sur tous les bruits qui pourroient courir sur moi, je dois vous découvrir mes plus secrètes intentions et vous dire que je renonce aussi absolument à toutes charges ecclésiastiques comme aux civiles ; que je ne veux pas seulement changer d'ambition, mais n'en avoir plus du tout ; que je suis encore plus éloigné de prendre les ordres de la prêtrise et de recevoir des bénéfices que de reprendre la condition que j'ai quittée ; et que je me tiendrois indigne de la miséricorde de Dieu si, après tant d'infidélités que j'ai commises contre lui, j'imitois un sujet rebelle qui, au lieu de fléchir son prince par ses soumissions et par ses larmes, seroit assez présomptueux pour s'élever de lui-même aux premières charges du royaume.

Je sais bien, monseigneur, que, dans le cours du siècle où nous sommes, on croira me traiter avec faveur que de m'accuser seulement d'être scrupuleux ; mais j'espère que ce qui paroîtra une folie devant les hommes ne le sera pas devant Dieu, et que ce me sera une consolation à la mort d'avoir suivi les règles les plus pures de l'Église et la pratique de tant de siècles.

Que si cette pensée me vient de ce que j'ai moins de lumière ou plus de timidité que les autres, j'aime mieux cette ignorance respectueuse et craintive qui a été embrassée par les plus grands hommes du christianisme, qu'une science plus hardie et qui me seroit plus périlleuse. Quoi qu'il en soit, monseigneur, je ne demande à Dieu autre chose que de vivre et de mourir en son service, de n'avoir plus de commerce, ni de bouche ni par écrit, avec le monde qui m'a pensé perdre, et de passer ma vie dans la solitude, comme si j'étois dans un monastère.

Voilà, monseigneur, une déclaration tout entière de la vérité de mes sentiments. Les extrêmes obligations dont je vous suis redevable ne me permettoient pas de vous en faire une moins expresse et moins fidèle, et l'honneur d'une bienveillance aussi particulière que celle que vous m'avez témoignée m'engageoit à vous assurer que je ne prétends plus de fortune que dans l'autre monde, qui dure toujours, afin que votre extrême affection pour moi ne vous porte plus à m'en procurer dans celui-ci, dont la figure passe sitôt. Mais, quelque solitaire que je sois, je conserverai toujours le souvenir et le ressentiment de vos faveurs, et je ne serai pas moins dans le désert que je l'ai été dans le monde, votre très-humble serviteur.

LE P. LEMOYNE.

LA CERTITUDE HISTORIQUE.

Sans remonter jusqu'aux espaces perdus de l'antiquité, toutes les affaires qui sont du temps de l'historien sont-elles de sa connoissance ? Voit-il autre chose que l'écorce et la couverture de celles qui se font devant ses yeux ? De quoi lui sert la vue de la montre s'il n'a pas celle du mouvement et des ressorts, et qui peut la lui donner aussi nette et aussi sincère que la foi publique et la vérité de l'histoire la lui demandent ? Les lettres des princes, les mémoires de leurs ministres et les instructions de leurs ambassadeurs lui sont d'un grand secours : mais les princes et les ministres ne mentent-ils jamais par écrit ? leurs plumes sont-elles de meilleure foi que leurs lèvres ? et ne met-on pas les ambassadeurs en droit de tromper, puisqu'on les trompe les premiers ? Les guerres, les révoltes, les batailles, les sièges sont comme des spectacles publics : chacun voit le jeu des machines et les révolutions de la scène : mais les ressorts qui font jouer ces révolutions de la scène sont-ils exposés à qui les veut voir ? les princes font-ils confidence de leurs pensées aux gazetiers ? leur rendent-ils compte des motifs qui les portent à prendre les armes ? et quel compte en rendroient-ils s'ils ne sont pas eux-mêmes informés, s'ils ne virent¹ leurs affaires que dans les jours et sous les couleurs dont on les déguise, s'ils ne sont quelquefois que les acteurs des pièces composées par leurs valets ? Sans aller jusqu'en Macédoine ni remonter à ce Philippe qui s'attira une grosse guerre par le mépris qu'il fit d'une femme vaine et licencieuse, en la descente de l'île de Ré, le roi d'Angleterre² croyoit

1. Tournent. — 2. Charles I^{er}.

entreprendre une guerre de religion d'un aussi grand mérite que les croisades, et c'étoit une guerre de pure galanterie entreprise sur les imaginations amoureuses de son favori¹. Il en arrive presque toujours de même dans les mouvements des États : on s'y figure de grandes machines et de grandes roues, et il n'y a qu'une planche et un bout de corde ; c'est un dépit, un caprice qui ébranle ces grands corps et qui les met hors de leur assiette.

1. Buckingham.

LOUIS XIV.

RÉFUTATION DE LA THEORIE : DIVISER POUR RÉGNER.

Je n'ai jamais pensé que l'on dût tenir pour une bonne maxime celle qui met le principal art de régner à jeter la division et le désordre partout. Les querelles qui se forment entre nos alliés nous engagent tôt ou tard à prendre un parti, nous font des affaires d'autant plus fâcheuses qu'elles nous détournent des nôtres propres ; et les démêlés que nous tolérons entre nos principaux sujets, obligeant chacune des parties à se fortifier contre son ennemi, les détournent toutes deux également de l'application qu'elles auroient à notre service. Je sais bien qu'il est des princes foibles et mal établis qui, ne pouvant pas se soutenir par leurs propres forces, croient trouver un grand secours dans les animosités des particuliers et qui, n'étant pas capables de se faire obéir par autorité, tâchent au moins de se rendre nécessaires par intrigue ; mais quel que soit en cela leur raisonnement, je ne saurois être de leur avis. Ce raffinement de politique qu'ils mettent à faire naître des différens entre leurs sujets pour en devenir les arbitres, peut véritablement leur attirer, en certains temps, des déférences plus soumises qu'à l'ordinaire, mais ils ne sauroient manquer de leur produire tôt ou tard des conséquences très-dangereuses. Dès lors que deux hommes de qualité se sont choqués, ils ont de part et d'autre leurs amis qui prennent leur querelle ; il n'est personne dans l'État qui ne s'offre à l'un d'eux ; chacun des partis tient ses conseils et ses assemblées ; ceux qui sont dans les mêmes intérêts, s'unissent de jour en jour plus étroitement ; le prince même ne sauroit parler à personne, de qui les discours ne penchent de quelque côté. Les délibérations de son conseil se trouvent le plus souvent partagées ; mais qui plus est,

lui-même est souvent obligé de se partager, et de défaire en faveur de l'un, ce qu'il avoit fait en faveur de l'autre; en sorte que, ne pouvant avoir rien d'assuré ni de constant dans sa conduite, il ne peut aussi rien exécuter d'utile ni de glorieux.

Cependant, s'il s'élève d'ailleurs quelque mouvement intestin, les séditieux, toujours favorisés de l'une ou de l'autre des cabales, y trouvent des chefs déjà tout reconnus, des conseils tout formés, des lieux d'assemblées tout choisis. Et s'il se présente un ennemi du dehors, celle des deux factions qui se voit la plus foible, est toujours capable de lui tendre les bras, dans l'espérance d'en être appuyée; car enfin, s'étant nourrie dès longtemps dans la haine de ses adversaires, elle trouve honnêtes tous les moyens qu'elle juge capables de leur nuire, et ne craignant rien tant que la nécessité de leur céder, elle aime mieux travailler de ses propres mains à la désolation de sa patrie, que de la voir fleurir sous leur autorité.

MADAME DE MAINTENON.

LETTRE A MADAME DE LA MAISON-FORT.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit; vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur. Salomon vous a dit, il y a longtemps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur: et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois; alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre: on a des chagrins; mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

LETTRE A M. D'AUBIGNÉ.

On m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur. Vous maltraitez les huguenots; vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions, cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables. Ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, et dont la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a professé la même religion, et plusieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point. Il faut attirer les hommes par la douceur et la charité. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, et telle est l'intention du roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance. C'est aux évêques et aux curés à faire des conversions par la doctrine et par l'exemple. Ni Dieu ni le roi ne vous ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre, et soyez sévère pour vous seul.

MALEBRANCHE.

LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Les savans mêmes, et ceux qui se piquent d'esprit, passent plus de la moitié de leur vie dans des actions purement animales, ou telles, qu'elles donnent à penser qu'ils font plus d'état de leur santé, de leurs biens et de leur réputation, que de la perfection de leur esprit. Ils étudient plutôt pour acquérir une grandeur chimérique, dans l'imagination des autres hommes, que pour donner à leur esprit plus de force et plus d'étendue. Ils font de leur tête une espèce de garde-meuble, dans lequel ils entassent sans discernement et sans ordre, tout ce qui porte un certain caractère d'érudition; je veux dire, tout ce qui peut paroître rare et extraordinaire, et exciter l'admiration des autres hommes. Ils font gloire de ressembler à ces cabinets de curiositez et d'antiques, qui n'ont rien de riche ni de solide, et dont le prix ne dépend que de la fantaisie, de la passion et du hazard; et ils ne travaillent presque jamais à se rendre l'esprit juste, et à régler les mouvements de leur cœur....

La plus belle, la plus agréable, et la plus nécessaire de toutes nos connoissances, est sans doute la connoissance de nous-mêmes. De toutes les sciences humaines, la science de l'homme est la plus digne de l'homme. Cependant cette science n'est pas la plus cultivée, ni la plus achevée que nous ayons. Le commun des hommes la néglige entièrement. Entre ceux mêmes qui se piquent de science, il y en a très-peu qui s'y appliquent, et il y en a encore beaucoup moins qui s'y appliquent avec succès. La plupart de ceux qui passent pour habiles dans le monde, ne voient que fort confusément la différence essentielle qui est entre l'esprit et le corps. Saint Au-